

disait, des « mix-hellènes », dont nous venons de voir que le statut légal avait été prévu par traité. Les uns comme les autres, parlant ou même lisant le haut-pañjâbi et parfaitement au courant des mœurs et coutumes indigènes, furent autant d'intermédiaires et de truchements tout trouvés entre les populations locales et leurs compatriotes descendus à nouveau d'au delà les monts. Enfin, au point de vue religieux qu'il nous faut avoir garde d'oublier, pas plus qu'ils n'avaient d'objection contre des unions matrimoniales avec les femmes indigènes, les Yavanas n'avaient apporté avec eux aucun préjugé, inné ou inculqué, contre les croyances orientales. Ils nous l'ont déjà fait voir en baptisant sans hésiter de noms grecs les grandes divinités indo-iraniennes (*supra*, p. 260 et 264-5), voire même en embrassant la nouvelle doctrine que, sous le nom de *Sad-Dharma* (la « Bonne-Loi »), l'initiative impériale d'Açoka et l'infatigable effort des missionnaires bouddhistes avaient, à partir du milieu du III^e siècle avant notre ère, propagée jusque dans l'« Inde du Nord ».

Tout ceci a déjà été exposé ci-dessus et nous n'avons pu nous dispenser de noter (p. 277) que le Gandhâra où pénétra Dèmétrios n'était plus tout à fait le même que celui qui avait vu passer l'armée d'Alexandre. En quoi consiste au juste ce changement, de tous le plus important de notre point de vue ? Il serait excessif de prétendre que le pays est devenu complètement bouddhiste. Les ascètes nus continuent à errer selon les saisons d'un centre de pèlerinage à l'autre; dans les grandes villes, des temples s'élèvent toujours aux divinités indo-iraniennes, desservis par des brahmanes professionnels, dont quelques-uns se donnent le titre de mages; et (tout au moins à partir de Taxila, car la rive droite de l'Indus n'est déjà plus en odeur de sainteté auprès des théologiens du Madhyadêça) les anachorètes brahmaniques continuent à cacher au fond des forêts leurs communautés rurales, conservatoires de leur savoir sacré (*vêda* ou *çruti*) et de leurs traditions religieuses (*smṛiti*). Voici cependant du nouveau. Non seulement auprès de Pushkarâvatî, mais « ni trop loin ni trop près » de chaque agglomération tant soit peu peuplée, ont poussé comme des champignons de curieux édifices en forme de tumuli (*stûpa*), flanqués de couvents habités par une sorte de moines mendiants que leur tête rasée et leur costume jaunâtre ainsi que leur extérieur décent et leurs manières généralement discrètes rendent reconnaissables entre tous. Bien que l'arrivée officielle des premiers missionnaires, secondés par les « surintendants de la morale publique » (*Dharma-mahâmâtra*) et appuyés par l'affichage sur roc des édits impériaux, ne date que du milieu du siècle précédent, les marchands du bâzâr, parmi lesquels se recrutent surtout les adeptes de la Bonne-Loi, ont rivalisé de zèle pour élever par souscription ces reliquaires géants et faire don perpétuel à la « Communauté des quatre points cardinaux » d'un de leurs parcs hors les murs, où les *bhikshu* pussent s'établir conformément à leur règle. Sans doute ceux-ci n'ont pas renoncé aux habitudes errantes des religieux indiens; mais si le personnel des monastères (*saṅghârâma*) se modifie au jour le jour (sauf pendant la retraite obligée de la saison-des-pluies), les fidèles laïques ont la satisfaction de le voir venir chaque matin, en défilant devant leur porte pour sa quête quotidienne, leur offrir une commode occasion d'acquérir de nouveaux mérites; et chaque soir, quand ils ferment boutique, ils ont le loisir de se rendre à leur tour au couvent et, après avoir fait dévotement la circumambulation du *stûpa*, d'écouter des homélies pieuses semées d'histoires souvent aussi plaisantes qu'édifiantes : car à ces quelques rites se bornent tous leurs devoirs de piété. Ainsi une congrégation, fondée trois cents ans plus tôt dans le bassin moyen du Gange par le Buddha Çâkyamuni, est venue prendre la direction de conscience des classes moyennes de la population du Nord-Ouest, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà remarqué, de celles qui durent se rallier le plus aisément et le plus sincèrement au régime institué par la seconde conquête grecque. Mais voici mieux encore : le Saṅgha bouddhique ne professe à l'égard